

RICHARD THOUMIN

y a toujours un reporter

LA
GRANDE GUERRE

★ ★

VERDUN

1916



JULLIARD

COLLECTION

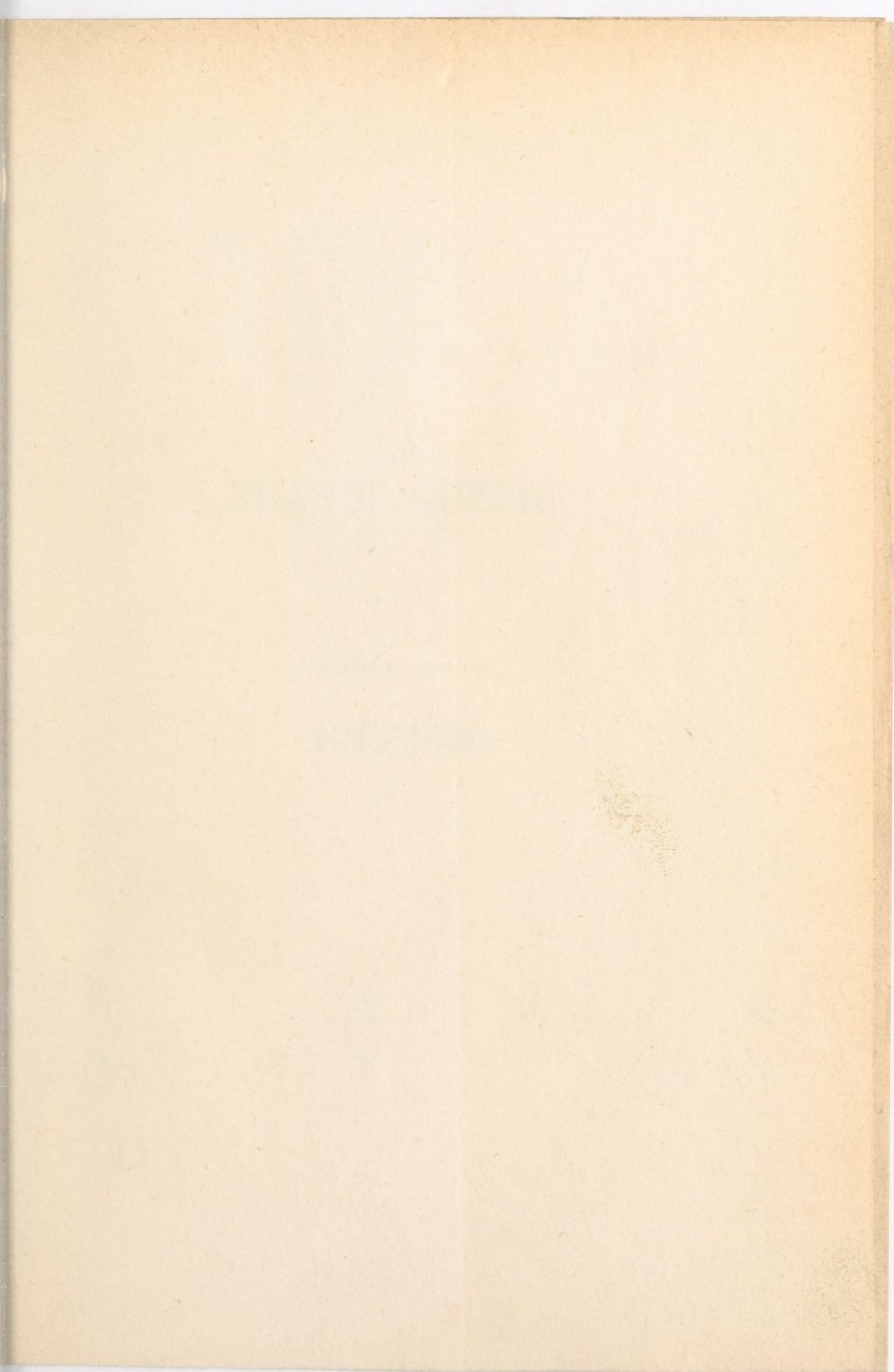
Il y a toujours un reporter

dirigée par **Georges PERNOUD**



La matière de l'histoire se compose de vestiges, de documents et de témoignages. Les vestiges sont des monuments, des inscriptions, des objets. Le château de Versailles évoque la cour de Louis XIV ; les arènes de Lutèce, une cité romaine ; l'Arc-de-Triomphe parle de la grande Armée. Les documents apportent des faits et des chiffres ; ils exigent un contrôle sévère. Tout ce qu'écrivent ou impriment les gouvernements n'est pas vrai. Bien loin de là. Les lettres sont souvent précieuses, parfois trompeuses... Les auteurs de ce livre, et de ceux qui suivront, ont préféré mettre sous les yeux du lecteur des témoignages authentiques, purs, non commentés et venus de tous les azimuts. C'est à nous de lire, de mesurer et de juger. Je crois que cette méthode est saine. Elle décape les récits originaux de la croûte inutile des gloses. Surtout elle nous permet de prendre contact avec une réalité vivante. On trouvera ici de l'histoire « se faisant » et empruntant à la vie des éléments faute desquels elle ne serait pas. Ce ne sont pas là les à-côtés de l'histoire, c'est l'histoire elle-même, humaine et palpitante.

Extrait de la préface
de **André Maurois**,
de l'Académie Française.



BRITISH MUSEUM

2L

DA

LA
GRANDE GUERRE

deuxième époque

1915-1916

5891

8° G

16497

(2, II)

I = 1960

DU MÊME AUTEUR

Histoire de Syrie. Desclée de Brouwer, 1929 (2^e édition).

L'Asie occidentale. Tawil, Damas, 1928.

La Maison syrienne. Leroux, 1931.

Géographie humaine de la Syrie centrale. Arrault, Tours,
1936.

Infanterie au combat. Berger-Levrault, 1955.

IL Y A TOUJOURS UN REPORTER

dirigée par Georges Pernoud

RICHARD THOUMIN

LA
GRANDE GUERRE

deuxième époque

1915-1916

VERDUN

RENÉ JULLIARD

30 et 34, rue de l'Université

PARIS



Vous intéresse-t-il d'être tenu au courant des livres que publie l'éditeur de cet ouvrage ?

Envoyez simplement votre carte de visite aux Editions René JULLIARD, Service *Vient de Paraître*, 30 et 34, rue de l'Université, Paris-7^e, et vous recevrez régulièrement, et sans aucun engagement de votre part son bulletin illustré *Vient de Paraître* qui présente, avec les explications nécessaires, toutes les nouveautés, romans, voyages, documents, histoire, essais, etc., que vous trouverez chez votre libraire.

© 1960 by René Julliard

PRINTED IN FRANCE.

NOTE DE L'ÉDITEUR

« Nous serons de retour à l'automne », avaient dit les hommes en prenant le train à la gare de l'Est au mois d'août 1914. L'automne est venu, sans ramener la paix. L'hiver arrive, et voici qu'on s'installe dans la guerre. Pour combien de temps ?

C'est la question qui est sur les lèvres de tous ces témoins : généraux ou poilus, hommes d'Etat et petites gens, dont la présente histoire de la Grande Guerre est l'œuvre commune. Ce sont eux en effet qui, dans leurs mémoires, leurs articles, leurs journaux de régiment, leurs rapports d'état-major, voire leurs carnets ou leurs lettres personnelles, racontent ici ce qu'ils ont vu, vécu, ordonné ou subi. Richard Thoumin s'est borné, selon la formule de la collection « Il y a toujours un reporter », à assembler leurs témoignages et à les présenter.

Après Charleroi, la Marne, Tannenberg, il semblait, en ce premier hiver, que les grandes pages de la guerre eussent été écrites. Hélas ! il en reste d'autres, beaucoup d'autres.

C'est la plus glorieuse de toutes, c'est Verdun qui va dominer les années 1915 et 1916, sujet de ce deuxième volume, où nous voyons le conflit s'étendre de Salonique au Jutland, de l'Atlantique, où sombre le Lusitania, à la

Russie, où le tsar Nicolas II sent vaciller son trône et où le matériel acquiert soudain une place que nul n'aurait pu soupçonner, faisant d'ores et déjà de ce conflit la guerre la plus meurtrière de tous les temps.

GEORGES PERNOUD.

1915

1915

CHAPITRE PREMIER

EN QUÊTE DE LA DÉCISION

Décembre 1914. — Les fronts sont stabilisés, l'équilibre des forces impose une lutte qui sera longue. Quel plan stratégique assurera la victoire ?

D'accord avec French, Joffre ne voit d'issue que dans une percée qu'il compte obtenir à bref délai : des offensives locales, lourdes en pertes, se succèdent sans résultats en décembre et janvier.

A Londres, Winston Churchill préconise une autre stratégie. Devant la solidité des fronts, il n'y a pour lui qu'une solution : créer un nouveau théâtre d'opérations. Une offensive menée par les Dardanelles vers Constantinople abattra l'Empire ottoman, rallierait les Etats balkaniques à l'Entente, permettrait à la France et à l'Angleterre de donner la main à la Russie.

Sans que personne ne décide de la conduite de la guerre il y aura offensives de rupture — plan Joffre — et attaque des Dardanelles — plan Churchill.

Côté des Empires centraux, l'Allemagne commande, mais les thèses s'affrontent. Hindenburg veut en finir par l'écrasement de la Russie : il propose une vaste opération con-

centrique aux offensives partant de Prusse orientale et des Carpathes. Falkenhayn s'y refuse. Selon lui, après l'écrasement de la Russie, il faudra encore obtenir la décision à l'Ouest. D'autre part le plan Hindenburg exige de tels effectifs qu'il faudrait dégarnir le front français, ce qui serait dangereux devant les coups de boutoir de Joffre.

Coûte que coûte, il faut que l'Allemagne soutienne l'Autriche-Hongrie, il le faut d'autant plus que le grand-duc Nicolas prépare une nouvelle offensive sur les Carpathes.

Le plan Hindenburg est adopté sans que Falkenhayn lui donne tous les moyens demandés.

Au nord, Hindenburg attaque et du 7 au 20 février encercle la X^e armée russe dans la forêt d'Augustov. Au sud, non seulement l'offensive autrichienne échoue, mais Przemysl capitule le 19 mars. Charles Rivet, correspondant de guerre de L'Illustration, nous donne le récit de cette capitulation.

Les Russes encerclent définitivement Przemysl le 21 novembre 1914.

... Désormais, le siège, avec ses soubresauts irréguliers d'activité, allait consister en attaques du côté russe et en tentatives de sortie de la part de la garnison, sorties coordonnées avec les mouvements autrichiens dans les Carpathes, dans le but de secourir les assiégés¹.

Le 19 décembre, à Pérémonichl (Przemysl), on entendait fêter la Saint-Nicolas dans les tranchées russes; à la veille de Noël, nouveau style, la garnison autrichienne reçut les félicitations des officiers et soldats de l'armée

1. Charles Rivet, *L'Illustration*, 17 avril 1915.

assiégeante avec souhaits de passer joyeusement les fêtes (...). Les Autrichiens, touchés de la conduite de leur adversaire, décidèrent de leur côté de cesser les hostilités pendant la Noël orthodoxe. Ils firent même parvenir des cadeaux aux avant-postes sous forme de sacs de pommes, de boîtes de sardines et de saucissons.

La trêve terminée, les Russes envoyèrent des parlementaires à leurs ennemis pour les remercier de ce tacite armistice.

Les Autrichiens tentent de dégager Przemysl : fin janvier se livrent de durs combats où ils auraient perdu 300.000 hommes.

L'ennemi (*assiégé*) voyait s'évanouir son dernier espoir.

A chaque rencontre, les Russes faisaient des centaines de prisonniers dont l'aspect seul témoignait assez de l'état précaire des assiégés. Le pain leur manquait totalement et les généraux mangeaient des biscuits de guerre. La saccharine avait remplacé le sucre et une taxe avait été établie sur le prix de la viande. Plus de 9.000 chevaux avaient été dépecés. Le chien coûtait douze couronnes, le chat quatre.

(...) Le premier grand pas vers l'issue fatale fut la prise par les Russes, le 13 mars, des positions de Markowice sur le front nord, à trois kilomètres de la ceinture extérieure des forts.

(...) Le 17 mars, quatre jours avant la capitulation, trois ballons s'envolèrent de Pérémonichl (Przemysl) emportant tous les documents et les finances de la place. Mais le vent ayant tourné, deux d'entre eux atterrirent à Brest-Litowsk, le troisième à Sokalia, laissant ainsi leur précieux fardeau aux mains de nos alliés.

Le 18 mars, cherchant à user ce qui lui restait de munitions, la forteresse dépensa plus de 20.000 obus pen-

dant 24 heures d'un feu ininterrompu, et cela sans même se donner la peine de vérifier son tir, qui n'occasionna que 70 tués dans les rangs russes.

Le 18 au soir, un grand conseil se tint dans la citadelle pour décider une dernière sortie en masse avec tentative désespérée de se frayer un chemin vers les Carpathes (...) mais il n'y avait pas plus de 20.000 hommes sur lesquels on pourrait se fier pour mener cette action à bonne fin; quant aux régiments de cavalerie dont le rôle devait être primordial, la moitié de leurs chevaux avaient été abattus (...). Le 19, au petit jour, une masse de 43.000 hommes (*et non pas seulement 20.000*) déboucha des fortifications. On avait placé au premier rang les Croates et les Ruthènes, poussés à l'arrière par les Magyars et les Allemands. La première ligne russe forcée, près de Médyka, ils marchaient sur Metsiski lorsqu'un tir fauchant de mitrailleuses à bout portant et un feu d'artillerie couchèrent par masses les premiers groupes slaves. Les survivants reprenant la direction de la forteresse furent reçus à la baïonnette, par leurs compagnons d'armes allemands qui, finalement, prirent la fuite avec eux.

(...) Le dimanche 21 mars, un conseil suprême prit la résolution de rendre la place. (...) (Le général Kousmanek) fit communiquer à l'état-major général qu'il n'était plus possible de se défendre.

(...) La réponse arriva bientôt. Elle était laconique : « Capitulez. » Après quoi on fit sauter la station de radiotélégraphie.

(...) *et l'on détruit tout ce qui pourrait servir aux Russes.*

Pendant ce temps, le général Selivanof (commandant russe) entendait les déclarations des envoyés du général Kousmanek (commandant autrichien), dont les conditions paraissaient quelque peu exagérées. Il ne demandait rien moins qu'un passage libre vers la Hongrie pour ses

troupes, qui seraient munies de dix jours de vivres et auxquelles l'armée russe devait rendre les honneurs.

(...) La garnison, selon leur déclaration, comprenait neuf généraux, quarante-cinq officiers d'état-major, deux mille cinq cents officiers, cinq cents médecins militaires, cent sept mille soldats, dix neuf mille malades et blessés et mille cent quarante-trois prisonniers russes.

A 10 heures du matin, le commandant en chef russe envoya le général d'état-major Pnevsky (...) transmettre à Kousmanek que tous pourparlers étaient jugés superflus, s'il s'agissait d'autre chose que d'une reddition sans conditions.

(...) (Dans Przemysl) la population, d'abord effrayée par les calomnies répandues sur le compte des Russes, sortait peu à peu dans les rues pour exprimer finalement son enthousiasme en voyant arriver un premier convoi de vivres pour l'alimentation de la ville. Sur les 21.000 habitants ayant subi le siège, on compte 17.000 juifs. Ce sont ces derniers qui vinrent prévenir que l'ennemi avait partout disposé des fougasses prêtes à éclater dès que les Russes entreprendraient le déblaiement des décombres.

Les succès russes dans les Carpathes, les projets d'opérations aux Dardanelles conduisent Paléologue à voir le tsar à son Quartier général établi près de Baranowitchy.

Baranowitchy est une pauvre bourgade, située sur la voie ferrée qui relie Varsovie à Moscou par Brest-Litowsk, Minsk et Smolensk ¹.

Le grand quartier général est installé à quelques versets du bourg, dans la clairière d'une forêt de sapins et

1. Maurice Paléologue, *La Russie des tsars*. Librairie Plon, tous droits réservés. Paris, 1921, pp. 320 et suiv.

de bouleaux. Tous les services de l'état-major occupent une dizaine de trains, disposés en éventail au milieu des arbres. Çà et là, dans l'intervalle, on aperçoit quelques baraques militaires, quelques postes de cosaques et de gendarmes.

On me mène directement au train impérial qui allonge, sous la futaie ensoleillée, l'interminable file de ses immenses voitures écussonnées d'or.

L'Empereur me reçoit immédiatement dans son wagon-salon :

— Je suis heureux, me dit-il, de vous recevoir ici, au grand Quartier général de mes armées. Ce sera un souvenir de plus entre nous, mon cher ambassadeur.

Nous passons dans le wagon suivant, qui est composé d'un fumoir et d'une longue salle à manger. Le couvert est dressé pour vingt convives.

L'étroitesse de la table permet que l'on cause d'un bord à l'autre.

Les conversations sont libres et animées. Nulle contrainte. L'Empereur, très gai, m'interroge sur mon voyage, sur les succès que l'armée française vient de remporter en Argonne, sur les opérations des escadres alliées à l'entrée des Dardanelles, etc.

Aussitôt le déjeuner fini, l'Empereur me conduit dans son cabinet de travail. C'est une pièce oblongue, occupant toute la largeur du wagon avec des meubles sombres et de grands fauteuils de cuir.

Sur une table se dresse une haute pile d'énormes enveloppes.

— Tenez, me dit l'Empereur. Voici mon rapport quotidien. Il va falloir que je lise tout cela aujourd'hui.

Je sais par Sazonow qu'il ne manque jamais à cette tâche journalière; qu'il accomplit scrupuleusement son lourd travail de souverain.

M'ayant fait asseoir près de lui, il tourne vers moi un regard d'attention sympathique :

— Maintenant, je vous écoute.

Je lui expose alors tout le programme de l'œuvre civilisatrice que la France a le dessein d'entreprendre en Syrie, en Cilicie et en Palestine.

Après s'être fait montrer minutieusement sur la carte les régions qui seraient ainsi dévolues à l'influence française, il me déclare :

— J'acquiesce à toutes vos demandes.

Après un bref entretien avec Sazonow, je me rends chez le généralissime, dont le train s'allonge à quelques mètres de là.

Le grand-duc me reçoit dans un cabinet spacieux et confortable, couvert de peaux d'ours et de tapis d'Orient. Avec sa franchise et sa décision habituelles, il me dit :

— J'ai à vous entretenir de choses graves. Ce n'est pas le grand-duc Nicolas qui parle à M. Paléologue, c'est le général en chef des armées russes qui s'adresse officiellement à l'ambassadeur de France. En cette qualité, j'ai le devoir de vous déclarer que la coopération immédiate de l'Italie et de la Roumanie est d'une impérieuse nécessité. N'interprétez pas toutefois ces mots comme un cri de détresse. Je reste convaincu que, Dieu aidant, nous aurons la victoire. Mais, sans la coopération *immédiate* de l'Italie et de la Roumanie, la guerre se prolongera pendant de longs mois encore avec des risques terribles.

On vient nous avertir que l'Empereur nous attend pour le thé.

Le grand-duc m'emmène avec lui. Au passage, il me montre son wagon, dont l'installation est aussi ingénieuse que confortable. Sa chambre à coucher, éclairée par quatre fenêtres sur un des côtés de la voiture, ne renferme que des meubles très simples; mais les parois sont entièrement couvertes d'icônes : il y en a pour le moins deux cents!

Après le thé, l'Empereur me conduit à un cinémato-

graphe improvisé dans une baraque. Longue suite de tableaux pittoresques, représentant les récentes opérations de l'armée russe dans les régions du Tchorokh et de l'Aghri-Dag. En regardant ces gigantesques murailles de l'Arménie orientale, ce chaos de montagnes énormes, de crêtes aiguës et déchiquetées, je mesure ce qu'il faut de valeur au soldat russe pour avancer en un pareil pays, par trente degrés de froid et sous une continuelle tourmente de neige. La séance finie, l'Empereur me ramène à son wagon, où je prends congé de lui.

Dans la coulisse se poursuivent les menées défaitistes du parti germanophile qui utilise le crédit de Raspoutine.

Paléologue avait rencontré cet homme étrange quelques jours avant sa visite au G.Q.G.

Cet après-midi, comme je fais visite à Mme O..., qui s'occupe activement d'œuvres hospitalières, la porte du salon s'ouvre tout à coup, avec fracas¹. Un homme de haute stature, habillé du long caftan noir que les *moujiks* aisés portent les jours de fête, chaussé de lourdes bottes, s'avance à grandes enjambées vers Mme O..., qu'il embrasse bruyamment. C'est Raspoutine.

Jetant sur moi un regard rapide, il demande :

— Qui est-ce ?

Mme O. me nomme. Il reprend :

— Ah! c'est l'ambassadeur de France! Je suis content de le connaître; j'ai précisément quelque chose à lui dire.

Et il commence à parler avec volubilité. Mme O..., qui

1. Maurice Paléologue, *op. cit.*, pp. 308 et suiv.

nous sert d'interprète, n'a même pas le temps de traduire.

J'ai ainsi le loisir de l'examiner. Cheveux bruns, longs et mal peignés; barbe noire et drue; front haut; nez large et saillant; bouche musclée. Mais toute l'expression de la figure se concentre dans les yeux — des yeux d'un bleu de lin, d'un éclat, d'une profondeur, d'une attirance étranges. Le regard est à la fois aigu et caressant, ingénu et astucieux, direct et lointain. Quand sa parole s'anime, on dirait que ses pupilles se chargent de magnétisme. En phrases brèves et heurtées, avec beaucoup de gestes, il esquisse devant moi un pathétique tableau des souffrances que la guerre inflige au peuple russe.

L'ambassadeur de France :

— Une paix indécise, une paix de lassitude ne serait pas seulement un crime envers nos morts; elle entraînerait des catastrophes intérieures dont nos pays ne se relèveraient peut-être jamais.

— Tu as raison... Nous devons nous battre jusqu'à la victoire.

— Je suis heureux de te l'entendre dire, car je connais plusieurs personnes haut placées qui comptent sur toi pour amener l'Empereur à ne plus continuer la guerre.

Il me dévisage d'un œil méfiant et se gratte la barbe. Puis, brusquement :

— Il y a des imbéciles partout.

— Ce qui est fâcheux, c'est que ces imbéciles ont trouvé du crédit à Berlin. L'Empereur Guillaume est convaincu que tes amis et toi, vous travaillez de toute votre influence pour la paix.

— L'Empereur Guillaume... Mais tu ne sais donc pas que c'est le diable qui l'inspire ?

(...)

— Un dernier mot. Est-ce que la Russie aura Constantinople ?

— Oui, si nous sommes vainqueurs.

— C'est sûr ?

— Je le crois fermement.

— Alors, le peuple russe ne regrettera pas d'avoir tant souffert et il acceptera de souffrir beaucoup encore.

Là-dessus, il embrasse Mme O..., me serre contre sa poitrine et sort à grands pas, en faisant claquer la porte.

Comment les succès russes pourraient-ils se prolonger alors qu'à l'intérieur on sabote les efforts de l'armée ?

4 avril 1915. — Ce soir, écrit Paléologue, longue conversation avec le grand-duc Serge Michailowitch, que j'interroge à fond sur l'activité des usines de guerre¹.

Inspecteur général de l'artillerie, le grand-duc Serge déploie, dans ses fonctions, de rares qualités de compétence, de méthode et de commandement. Il connaît à fond tous les problèmes techniques; il travaille quatorze heures par jour; il est impitoyable aux négligences et aux malversations. Mais tout son effort vient se briser devant la routine, l'incurie et la malhonnêteté des services publics. Découragé, écœuré, il disait hier à l'un de mes officiers, qu'il a en particulière estime : « L'industrie française est arrivée à produire 100.000 projectiles par jour. Ici, nous en fabriquons à peine 20.000. Quelle honte!... Quand je pense que tout notre régime autocratique aboutit à cette impuissance, je deviens républicain. »

1. Maurice Paléologue, *op. cit.*, p. 341.

La pénurie des munitions réduit nécessairement l'artillerie à un rôle insignifiant dans les combats. Tout le poids de l'action retombe sur l'infanterie. D'où une effroyable dépense de vies humaines. Un des collaborateurs du grand-duc Serge, le colonel Engelhardt, disait l'autre jour à mon second attaché militaire, le commandant Wehrlin : « Nous payons avec le sang de nos hommes les crimes de notre administration. »

Au cours de cet hiver 1914-1915, une confiance absolue dans la victoire finale assure l'unanimité du peuple allemand et sa foi s'oppose à toute objection.

Georges Verdène, envoyé par le journal Le Temps, s'est rendu en Allemagne.

En temps ordinaire, Munich est une ville activement tranquille¹. La foule n'est point turbulente ni empressée, et on peut flâner sur les trottoirs sans être bousculé. Aujourd'hui, l'élément militaire domine; les rues ont une animation fiévreuse; la ville est pleine de troupes (...) on ne voit que des soldats; le civil disparaît dans cet envahissement terne des uniformes. Des bottes éperonnées sonnent sur l'asphalte. A chaque instant, un détachement de troupes débouche d'une rue avec une allure pesante et cadencée et le coup de talon qui claque sur le pavé.

Et voici de longs convois de recrues coiffées déjà de la casquette plate, mais ayant encore les vêtements civils (...). Ils représentent la jeune force de l'Allemagne, celle qui doit achever l'œuvre des aînés et conquérir Paris. Car aucun Allemand ne doute plus. La victoire

1. Georges Verdène, *Je reviens d'Allemagne*, Payot, 1915, p. 9 et *passim*.

allemande est un axiome intangible, une loi mathématique.

(...) C'est leur conviction profonde. A quelque rang qu'il appartienne, riche ou pauvre, bourgeois, ouvrier, négociant, artiste, tout Allemand est sûr de la victoire. Rien d'ailleurs ne peut jeter un doute dans son esprit; chaque jour, les journaux annoncent une victoire nouvelle; chaque jour, les suppléments décrivent les milliers de prisonniers faits aux ennemis, les centaines de mitrailleuses, les innombrables canons, le butin merveilleux conquis sur tous les fronts. On sait bien, n'est-ce pas ? que Verdun est pris et qu'une armée allemande bloque Paris; on sait bien que « notre » Hindenburg a isolé Varsovie et menace Pétrograd.

(...)

— Voyez-vous, me disait un grand commerçant de la Neuhauserstrasse, les Français ont commis une grosse erreur en prêtant leur argent à l'étranger. (...) Nous avons gardé notre argent chez nous et nous en avons beaucoup, beaucoup!

— Oui, mais... pourquoi les coupures de 2 marks, de 1 mark, de 50 pfennigs ?

— Nous n'avons pas fait de moratoire, nous autres Allemands, et notre situation financière est merveilleuse (*wunderbar*). Nous avons des provisions pour des années et rien n'a augmenté chez nous.

— Oui, mais... pourquoi la cherté du thé, pourquoi le rationnement de la viande, pourquoi le rationnement du pain, pourquoi la rareté du caoutchouc, du cuivre, du pétrole ?

— Nous avons à lutter sur deux fronts et cependant voyez combien de soldats encore dans les rues. Nous avons des réserves immenses et nous avons assez de soldats pour lutter contre toute l'Europe, au besoin.

— Oui, mais... pourquoi l'instruction hâtive des recrues qui marcheront au front six semaines après leur

entrée en caserne ? Pourquoi la levée du landsturm non armé, destiné au front, lui aussi ? Pourquoi l'appel des classes âgées ?

(...) Tous les magasins sont demeurés ouverts. On s'arrête surtout devant les vitrines des libraires, des marchands de tableaux et des papetiers. Ces étalages parlent de la guerre avec une violence de couleurs qui retient le regard. Partout des portraits de l'Empereur, au fusain, à l'huile, au pastel, au crayon, à la sanguine; et des effigies du Kronprinz, photographié seul, à cheval ou à pied, ou avec la princesse Cécile, sa femme, ou avec sa tribu d'enfants. Et puis toute la théorie des généraux qui commandent les armées; et encore les vieux de 1870, Moltke, Bismarck, Guillaume I^{er}, Frédéric-Guillaume. (...) enfin des images de la guerre, d'affreuses enluminures qui représentent des soldats allemands entrant vainqueurs dans des villes cependant que des Français achèvent de mourir sous leurs pieds ou fuient au loin dans un envol éperdu de pantalons rouges...

A Berlin, décembre 1914.

... Pour un spectateur impartial, qui ne voit de la vie berlinoise que la façade, aucun changement n'est perceptible. L'animation des rues ne paraît ni diminuée, ni ralentie.

(...) Dans la Friedrichstrasse, les vitrines du *Lokal Anzeiger* s'adornent d'une carte de géographie d'imposante envergure. La position des armées y est indiquée au moyen de cordonnets. (...) Du côté français, le cordon rouge-blanc-noir part de Bâle, emprisonne les Vosges, englobe dans ses replis Belfort, Epinal, Verdun, avale Reims, descend plus bas encore, vers Compiègne, puis remonte légèrement pour filer d'un trait droit sur Calais, qu'il morcelle déjà!

(...) (Dans les restaurants) si le prix n'en est pas

augmenté, par contre la portion a diminué de moitié, et c'est avec un certain émoi que je contemple mon escalope.

(...) Voilà un attroupement près de la statue de Frédéric-le-Grand. On a placé autour du socle six canons belges et la foule les examine inlassablement. Des colporteurs vous offrent des cartes représentant cette exhibition de trophées; ils sont insinuants et tenaces et quelque peu autoritaires bien que mal vêtus; la recette est pour la Croix-Rouge, aussi se croient-ils permis de vous imposer leur camelote.

(...) Mais c'est devant le palais impérial que la foule s'attarde le plus volontiers; il y a là quatorze canons belges et russes. Du matin au soir, d'innombrables Berlinoises les viennent admirer. Des pions à cheveux gras et à lunettes y conduisent les élèves des écoles et leur font doctement de graves leçons sur la guerre; les élèves les écoutent sans bien comprendre, semble-t-il, mais s'amuse à caresser la volée grise des canons. Et quand les pions ont fini, toute la bande, en rangs et en tapant du talon, continue sa promenade vers la statue du vieux Fritz, où une autre leçon tombera, non moins doctement, de la bouche des pédagogues.

Ah! ils ne perdent pas de temps, en Allemagne, pour former de nouvelles générations de soldats!...

Au Kaiser-Café.

... J'écoute involontairement leur conversation. D'ailleurs, ils ne paraissent nullement se douter que je les entends. Ils parlent du prix maximum que le gouvernement vient de décréter pour le blé et les pommes de terre. Cette décision du gouvernement est, à leur avis, une mesure imprudente et maladroite; elle aura pour effet immédiat d'affamer rapidement le petit peuple, dont les réserves sont maigres. Elle déclenche la spécu-

lation et provoque la disparition des stocks escamotés par les gros producteurs, qui entendent profiter de la prime mensuelle par hectolitre. Mais voilà, tous ces gros producteurs du Brandebourg, de la Prusse orientale, de la Silésie, de la Posnanie, tous ces propriétaires d'immenses domaines sont membres, ou parents de membres de la Chambre des seigneurs et comme tels ont voix prépondérante dans les décisions du gouvernement. C'est à leur profit que le décret du prix maximum des pommes de terre a été rendu.

(...)

— Est-ce vrai, dis-je, que le cuivre devient rare ? On le cote bien cher aujourd'hui ?

— Rare... oui, un peu. C'est la faute à ces « maudits » Anglais. Cent cinquante marks, trois fois plus qu'avant... Mais attendez; vous ne savez pas ce dont le peuple allemand est capable. (...) Dans toutes les grandes villes de l'empire, les commerçants ont offert tout le cuivre qui garnit les devantures des magasins, les plaques, les barres, les colonnettes, les torsades, les supports. Du cuivre, il y en aura, monsieur.

(...) L'Allemand est sincère lorsqu'il affirme que seul le grand état-major proclame la vérité, alors que les Alliés ne publient que mensonges, lorsqu'il prétend que seule l'agence Wolff annonce des faits précis et véridiques et que les journaux « ennemis » sont des Lugenfabrik (des fabriques de mensonges); lorsqu'il soutient que l'Allemagne avait le droit de violer la Belgique puisque celle-ci avait un traité secret avec l'Angleterre.

Cependant dans la banlieue ouvrière :

— *Wie lange wird's dauern ?* (Combien de temps cela va-t-il durer ?)

(...) Sous les portes, des femmes, entourées d'enfants,

parlent de la guerre; elles lisent entre elles les lettres reçues du front; elles se plaignent de la rareté du pétrole; de l'annonce faite par un épicier qu'il n'a plus de pommes de terre; de la rigueur des propriétaires qui ne veulent accorder aucun délai; des services du gaz, qui coupent impitoyablement la fourniture, au moindre retard; de l'ennui des longues stations au bureau de guerre pour toucher la maigre indemnité qu'on leur jette comme une aumône.

*Le témoignage d'un journaliste américain
sur la vie à Berlin en mars 1915 :*

En me promenant sur l'avenue des Tilleuls, à Berlin, je vis des femmes du peuple — âgées pour la plupart et qui remplaçaient déjà les petites vendeurs de journaux — offrir des éditions supplémentaires portant des manchettes sensationnelles : « *Navires anglais coulés. Succès de la guerre sous-marine* »¹. Une foule immense se pressait devant les bureaux du *Lokal Anzeiger* pour lire les bulletins affichés exposant les progrès du blocus de l'amiral von Tirpitz.

Le menu qu'on me présenta à déjeuner offrait le même nombre de services que celui qu'on m'avait présenté à Londres. Il n'y manquait que le pain blanc. En effet, dès le début des hostilités, l'Allemagne avait imposé le pain de guerre (*Kriegsbrot*).

Toutes les rues de Berlin étaient pleines de passants et affairées. Des voitures et des autos allaient et venaient avec fièvre, dans une course ininterrompue, autos de toutes sortes : autos militaires, camions, fourgons, autos particulières, taxis... Les officiers et les sol-

1. Carl W. Ackerman, *L'Allemagne de l'arrière*, Payot, 1918, pp. 26 et suiv.

datés — par milliers — s'exerçaient à la parade. Les magasins étaient bondés d'acheteurs. En résumé, Berlin offrait l'aspect normal d'une capitale. Et même la confiance que l'Allemagne semblait éprouver dans la victoire m'impressionna au point que j'écrivis dans une de mes premières dépêches : « L'Allemagne croit plus que jamais que tous les efforts tentés par ses ennemis pour l'écraser resteront vains. »

En revanche, les dirigeants se rendent compte du poids de la guerre pour l'Allemagne.

Le Kronprinz voit des prisonniers français...

Le bon aspect qu'offraient les prisonniers quant à la nourriture et à l'habillement ne correspondait pas à nos espérances et à ce que nous imaginions¹. Nous savions, il est vrai, tenant fermement leur pays depuis un an, que nous étions numériquement supérieurs aux Français. Mais il nous fallait encore apprendre à bien faire entrer dans nos calculs combien la guerre était légère à supporter pour les Français, en comparaison de la lourde charge imposée aux Allemands.

L'avenir des Empires centraux est sombre pour ceux qui connaissent la situation véritable. Tisza, premier ministre de Hongrie, s'efforce de conduire l'Autriche-Hongrie à une paix de compromis. Mais rares sont les hommes qui professent de telles opinions.

Puisque la décision militaire est lointaine, on recourra à la guerre économique par le blocus, à la guerre diplomatique par les alliances.

1. Kronprinz impérial, *Souvenirs de guerre*, Payot, 1923, p. 174.

Winston Churchill :

Le 4 février 1915, l'Amirauté allemande lança la déclaration suivante¹ :

Toutes les mers qui entourent la Grande-Bretagne et l'Irlande ainsi que la totalité de la Manche sont proclamées zone de guerre. A partir du 18 février, tout navire de commerce ennemi rencontré dans cette zone sera détruit, sans qu'il soit toujours possible de sauver les équipages ni les passagers.

Les navires neutres seront aussi exposés à ce danger dans la zone de guerre. Par suite de l'usage condamnable de pavillons neutres ordonné le 31 janvier par le gouvernement britannique et à cause des incidents imprévus inhérents à la guerre navale, il est impossible d'éviter que des attaques ne se produisent contre des navires neutres, dues à une confusion avec des navires ennemis.

La rencontre du Dogger Bank, en mer du Nord, au cours de laquelle le Blücher avait été coulé, donnait argument contre les partisans d'une action avec la flotte de bataille. (24 janvier 1915)

Le lieutenant de vaisseau Johannes Spiess participe avec son sous-marin à cette guerre commerciale « avec restrictions » en mer du Nord (« avec restrictions » par opposition à ce qu'elle deviendra en 1917 : « sans restrictions. »).

Dans l'après-midi, le temps se nettoya complètement; le soleil se montra et nous aperçûmes des vapeurs de

1. Winston Churchill, *La crise mondiale*, t. II, Payot, 1928, p. 221.

pêche, en nombre toujours plus grand, mais qui paraissent bien, cette fois, en train de pêcher¹. Allions-nous prendre contact avec l'un d'eux ? Nous savions qu'il pouvait y avoir dans le nombre des bateaux-pièges à sous-marins, armés de canons camouflés ou travaillant eux-mêmes en liaison avec des sous-marins immergés dans leur voisinage. Mais « qui ne risque rien n'a rien » et, quand on est tant soit peu malin, on a vite fait de se rendre compte, à certains indices, si l'adversaire est inoffensif ou non. Pour ma part, je n'ai jamais attaqué que des chalutiers ayant leur filet à la traîne, ce qui leur rend toute manœuvre presque impossible, et qui avaient arboré une boule noire — signal de pêche. Notre artillerie ne comprenait, à cette époque, qu'un canon-revolver de 37 mm. et... deux fusils Mauser ! Le canon portait à 1.500 mètres environ. Il fallait donc y aller très prudemment, puisqu'on devait toujours s'approcher à très petite distance de l'adversaire.

Nous croisâmes, dans l'après-midi, un chalutier que nous primes, d'après son type, pour un Anglais. Je continuai à faire route d'un air inoffensif ; j'étais ainsi amené à passer à proximité de lui. Tout à coup, je virai brusquement de bord et je vins droit sur lui, sans cesser de le maintenir dans la ligne de tir du tube avant, paré pour le lancement. Je donnai ordre à son équipage, par pavillons et en tirant un obus devant l'étrave du bateau, d'évacuer le plus vite possible dans les embarcations. Comme il avait son filet à la traîne, il n'aurait certainement pas la mauvaise idée de se jeter sur nous d'un coup de barre, ou de fuir. C'était la *Jolanthe* de Hull (numéro H. 328), qui fut la première victime du massacre de chalutiers qui allait avoir lieu sur le Dogger Bank.

1. Johannes Spiess, *Six ans de croisière en sous-marin*, Payot, 1927, pp. 79 et suiv.

Tout d'abord, il ne se produisit rien. Nous nous demandions, sur la passerelle, avec une certaine anxiété, si c'était un « franc-tireur » ou un simple chalutier que nous avions devant nous. Nous l'observions très attentivement dans nos jumelles, pour voir s'il ne se passait rien de suspect sur le pont; mais tout paraissait normal. La *Jolanthe* se balançait paisiblement avec son chalut à la remorque. L'équipage eut vite fait d'amener son canot et, à notre appel, il se mit à ramer vers nous. Nous tenions maintenant notre bateau et nous poussâmes un soupir de soulagement, car un combat rapproché aurait vraiment manqué de charme.

Nous fîmes monter les Anglais sur la superstructure et notre équipe spéciale fut envoyée à bord du chalutier pour y placer une charge d'explosifs. Cela fait, elle revint rapidement en ramant et, à 14 h 20, la *Jolanthe* se disloquait dans les airs à la suite d'une explosion parfaite des chaudières. Ce spectacle d'un nouveau genre nous intéressa beaucoup, mais nous remarquâmes aussitôt que cette méthode avait un gros inconvénient car elle donna l'éveil au chalutier le plus rapproché.

Survint le torpillage du Lusitania.

*Le journal de bord de l'U-20 commandé par
le Kapitänleutnant Schwieger :*

7 mai. Atlantique Nord.

(...) 1 h 45 p. m. : Visibilité très bonne, très beau temps. En conséquence, vidé water-ballast et continué ma route. Il me semble inutile d'attendre au large de Queenstown¹.

2 heures p. m. : Droit devant apparaissent les quatre

1. Amiral X, *L'épopée transatlantique*, Le Renaissance du Livre, 1930, pp. 195 et suiv.

cheminées et les deux mâts d'un vapeur suivant une route perpendiculaire à la nôtre (il paraît venir du sud-sud-ouest et se dirige vers Galley Head). Ledit vapeur est reconnu comme étant un grand paquebot.

2 h 5 p. m. : Plongé à 11 mètres et donné toute la vitesse pour couper la route au vapeur, avec l'espoir qu'il abattra sur tribord pour longer la côte d'Irlande.

2 h 7 p. m. : Le paquebot abat sur tribord et fait route sur Queenstown, rendant mon attaque possible. Forcé de vitesse jusqu'à 3 heures pour atteindre position propice droit devant lui.

3 h 10 p. m. : Fait feu du tube à 700 mètres (torpille G. réglée à 3 mètres). Angle d'incidence, 90 degrés, vitesse probable, 22 milles marins. La torpille frappe à tribord juste derrière la passerelle. Elle provoque une détonation exceptionnellement forte, suivie d'un volumineux nuage de fumée (très haut au-dessus de la première cheminée). A l'explosion de la torpille a dû s'ajouter une seconde explosion (chaudière, charbon ou poudre ?). Les superstructures et le pont au-dessus du point frappé sont déchiquetés. Un incendie éclate, la passerelle supérieure est environnée de fumée.

Le bâtiment s'arrête immédiatement et donne une forte bande à tribord, tout en enfonçant sérieusement par l'avant. Il a tout l'air d'être en passe de chavirer d'un moment à l'autre.

Une grande confusion ne tarde pas à régner sur le paquebot; on dégage les embarcations et on en met une partie à la mer. En ce faisant, les gens du bord ont dû perdre la tête. A plusieurs reprises, les palans n'étant pas filés également, des canots chargés de monde sont précipités à l'eau par l'avant ou par l'arrière et coulent immédiatement.

On ne parvient à dégager que quelques embarcations à bâbord, à cause de la bande devenue plus forte. La pression de l'air fait éclater les ponts.

J'aperçois à l'avant le nom *Lusitania* en lettres d'or. Les cheminées étaient peintes en noir. Aucun pavillon n'était arboré à l'arrière.

Le bâtiment courait à une vitesse de 20 milles marins.

3 h 25 p. m. : Comme il me semble que le vaisseau n'en a plus pour longtemps à rester à flot, je m'enfonce à 24 mètres et je pique au large. Je n'aurais pas pu envoyer une seconde torpille, en tous les cas, au milieu de cette masse humaine essayant de se sauver.

4 h 15 p. m. : Remonté à 11 mètres et hissé périscope. Dans le lointain arrière un certain nombre d'embarcations font force de rames. On ne voit plus rien du *Lusitania*. Situation de l'épave : 14 milles marins dans le sud-est du phare de Old Head of Kingsdale, à une profondeur d'environ 90 mètres (à 27 milles marins de Queenstown, 51°, 22', 6" nord et 8°, 31' ouest). Le rivage et le phare étaient très visibles.

4 h 20 p. m. : Nouvelle observation; aperçu, bâbord devant, grand vapeur faisant route sur Fastnet Rock. Manœuvre à toute vitesse pour l'attaquer au tube arrière.

Des rescapés parlent :

Parmi les personnalités américaines qui furent noyées, on cite le milliardaire Alfred C. Vanderbilt, lequel sauva sa femme en lui offrant sa propre bouée de sauvetage. (...) Un des survivants, Thomas K. Turpin, de Victoria, a affirmé : « Il n'y eut pas de cris perçants. C'est accompagné d'un long gémissement que le transatlantique disparut vers les profondeurs de l'océan. »

Les cheminées du colossal navire émergeaient seules au moment où s'éloignait le dernier canot.

Un autre rescapé, M. Gauntlett, de la Newport News Ship Building Co., fit de graves déclarations que reproduisit le *Washington Post* du 4 juin 1915.

Ayant atteint le port voisin de Queenstown, il fut fort étonné, pour ne pas dire révolté, de constater que toute une flottille de torpilleurs et de contre-torpilleurs étaient au repos, sans usage quelconque, les équipages se promenant à terre... Cette inaction des torpilleurs de la flotte britannique, alors que le danger couru par le *Lusitania* avait été signalé d'avance, souleva une indignation générale.

*Le récit du « Petit Parisien ».*¹

UN ÉMOUVANT RÉCIT DU NAUFRAGE DU « LUSITANIA »

L'agence Havas a reçu de M. George A. Kessler, sujet américain (...) qui a pu échapper au naufrage du *Lusitania*, le télégramme suivant :

(...) Le vendredi exactement à 2 h 15, alors que je me trouvais sur le pont des chaloupes, appuyé contre la balustrade, je vis distinctement la torpille indiquée par le remous de la surface de l'eau. Elle pouvait être distante de 30 pieds; au choc elle toucha le bateau par le milieu. Instantanément il y eut un grand soulèvement d'eau en face de moi, à l'endroit où le choc avait eu lieu. Je ne pensai pas un instant que le bateau sombrerait, qu'il avait été atteint dans ses œuvres vives. Je m'enfuis à ma cabine qui se trouvait sur le même pont et mis une ceinture de sauvetage, après quoi, montant sur le pont supérieur, je le parcourus entièrement. Il y avait dans différentes parties du bateau des passagers qui semblaient ne se douter de rien; il n'y eut pas de panique, mais naturellement une alarme assez vive. Je fis mon possible pour calmer autant de personnes que je le pus.

1. Numéro du 12 mai 1915.

Peu à peu, les chaloupes furent occupées par les passagers de deuxième et de troisième classe, et par l'équipage. Je dois dire que presque tous les passagers de première classe partageaient à ce moment mon opinion que nous étions plus en sécurité sur le *Lusitania* que dans les bateaux de sauvetage.

En descendant, malheureusement, quelques chaloupes chavirèrent à cause de l'inclinaison que le bateau prenait alors; d'autres furent retournées et restèrent dans cette position. Moi-même et un grand nombre de passagers de première classe avons aidé autant de femmes qu'il nous fut possible à entrer dans des chaloupes. Je retournai sur le pont et vis près de la passerelle le capitaine Turner à son poste, donnant des ordres. Le dernier canot de sauvetage se remplissait de passagers. En face de ce canot se trouvaient M. et Mme Bruno. M. Bruno cherchait à convaincre sa femme d'entrer dans l'embarcation, mais elle s'y refusait à moins que son mari ne se joignît à elle.

Je m'efforçai de la persuader et, aidant son mari, nous pûmes la faire embarquer. Pendant que M. Bruno et moi-même avions une jambe sur la balustrade et l'autre sur la chaloupe, les amarres cédèrent et nous fûmes violemment projetés dans le milieu du canot qui aussitôt s'éloigna de quinze ou vingt pieds. Le *Lusitania* s'enfonçait rapidement en penchant. En s'enfonçant ainsi la quille du bateau toucha la quille de notre chaloupe dans laquelle il y avait au moins soixante hommes ou femmes. Immédiatement notre chaloupe chavira et nous fûmes tous précipités dans l'eau, encapuchonnés par la chaloupe. Je doute qu'en dehors de moi quelqu'un des passagers soit encore en vie. Je ne puis me rendre compte de la profondeur à laquelle je plongeai, mais j'eus suffisamment de présence d'esprit pour m'éloigner du *Lusitania* en nageant sous l'eau. Lorsque je revins à la surface, j'eus peine à croire ce que je vis : rien que

Il y a toujours un reporter

LA GRANDE GUERRE



« Nous serons de retour à l'automne », avaient dit les hommes en prenant le train à la Gare de l'Est au mois d'août 1914. L'automne est venu, sans ramener la paix. L'hiver arrive, et voici qu'on s'installe dans la guerre. Pour combien de temps ?

C'est la question qui est sur les lèvres de tous ces témoins : généraux ou poilus, hommes d'Etat et petites gens, dont la présente histoire de la Grande Guerre est l'œuvre commune. Ce sont eux en effet qui, dans leurs mémoires, leurs articles, leurs journaux de régiment, leurs rapports d'état-major, voire leurs carnets ou leurs lettres personnelles, racontent ici ce qu'ils ont vu, vécu, ordonné ou subi.

Après Charleroi, la Marne, Tannenberg, sujet du tome 1, il semblait, en ce premier hiver, que les grandes pages de la guerre eussent été écrites. Hélas ! il en reste d'autres, beaucoup d'autres.

C'est la plus glorieuse de toutes, c'est Verdun qui va dominer les années 1915 et 1916, sujet de ce deuxième volume, où nous voyons le conflit s'étendre de Salonique au Jutland, de l'Atlantique où sombre le Lusitania, à la Russie où le Tsar Nicolas II sent vaciller son trône, et où le *matériel* acquiert soudain une place que nul n'aurait pu soupçonner, faisant d'ores et déjà de ce conflit la guerre la plus meurtrière de tous les temps.



Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

